



BRIGITTE
GIRAUD

Vivre vite

PRIX
GONCOURT

“Envoûtant.”

TÉLÉRAMA

“Lumineux et vibrant
d’amour.”

LE MONDE

Vivre vite

DE LA MÊME AUTRICE

La Chambre des parents, Fayard, 1997 ;
Le Livre de poche, 2009.

Nico, Stock, 1999 ; Le Livre de poche, 2001.

À présent, Stock, 2001 ; Le Livre de poche, 2003.

Marée noire, Stock, 2004 ; Le Livre de poche, 2005.

J'apprends, Stock, 2005 ; Le Livre de poche, 2007.

L'amour est très surestimé (recueil de nouvelles), Stock,
2007 (prix Goncourt de la nouvelle) ; J'ai lu, 2008.

Une année étrangère, Stock, 2009 (prix Jean-Giono) ;
J'ai lu, 2011.

Avec les garçons, suivi de *Le garçon*
(recueil de nouvelles) ; J'ai lu, 2010.

Pas d'inquiétude, Stock, 2011 ; J'ai lu, 2013.

Avoir un corps, Stock, 2013 ; J'ai lu, 2015.

Nous serons des héros, Stock, 2015 ; J'ai lu, 2016.

Un loup pour l'homme, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.

Jour de courage, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2021.

BRIGITTE GIRAUD

Vivre vite



Livres cités dans cet ouvrage :

Psychotic Reactions & autres carburateurs flingués,
Lester Bangs, Tristram, 2006 ; Souple, 2013.
La folie maternelle: un paradoxe ? de Dominique Guyomard
in *La folie maternelle ordinaire*, sous la direction
de Jacques André et Sylvie Dreyfus-Asséo, PUF, 2006.
Sarinagara, Philippe Forest, Gallimard, 2004 ; Folio, 2006.

L'autrice a bénéficié d'une aide du Centre national du livre
pour l'écriture de ce texte.

©Flammarion, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Théo

*Écrire, c'est être mené à ce lieu
qu'on voudrait éviter.*

Patrick AUTRÉAUX

Après avoir résisté pendant de longs mois, après avoir ignoré jour après jour les assauts des promoteurs qui me pressaient de leur céder les lieux, j'ai fini par rendre les armes.

Aujourd'hui j'ai signé la vente de la maison.

Quand je dis la maison, je veux dire la maison que j'ai achetée avec Claude il y a vingt ans, et dans laquelle il n'a jamais vécu.

À cause de l'accident. À cause de ce jour de juin où il a accéléré sur une moto qui n'était pas la sienne sur un boulevard de la ville. Inspiré par Lou Reed, peut-être, qui avait écrit : *Vivre vite, mourir jeune*, des choses comme ça, dans le livre que Claude lisait alors, que j'ai retrouvé posé sur le parquet au pied du lit. Et que j'ai commencé à feuilleter la nuit qui a suivi. *Jouer au méchant. Tout saloper.*

J'ai vendu mon âme, et peut-être la sienne.

Le promoteur a déjà acheté plusieurs parcelles dont celle du voisin sur laquelle il projette de construire un immeuble qui viendra dominer le jardin, qui viendra plonger sur

mon intimité du haut de ses quatre étages, et aussi masquer le soleil. C'en est fini du silence et de la lumière. La nature qui m'entoure se changera en béton et le paysage disparaîtra. De l'autre côté, il est prévu que le chemin devienne une route, qui empiétera chez moi, pour favoriser l'accès au quartier à vocation désormais résidentielle. Le chant des oiseaux sera recouvert par des bruits de moteurs. Des bulldozers viendront raser ce qui était encore vivant.

Quand nous avons acheté, Claude et moi, cette année 1999 où les francs se convertissaient en euros et où le moindre calcul nous obligeait à une règle de trois infantilisante, le plan d'occupation des sols (ou POS) indiquait que nous étions en *zone verte*, autrement dit, que le secteur n'était pas constructible. Le propriétaire de la maison voisine nous informait qu'il était interdit de couper un arbre, sous peine de devoir le remplacer. Chaque once de nature était sacrée. C'est pour cela que ce lieu nous avait séduits, on pourrait y vivre caché, à la lisière de la ville. Il y avait un cerisier devant les fenêtres, un érable qu'une tempête a déraciné l'année où je suis retournée en Algérie, et un cèdre de l'Atlas, dont j'ai appris récemment que la résine était utilisée pour embaumer les momies.

D'autres arbres ont été plantés, par moi, ou ont poussé seuls, comme le figuier qui s'est

invité contre le mur du fond, chacun raconte une histoire. Mais Claude n'a rien vu de cela. Il a juste eu le temps de visiter en poussant des sifflements d'enthousiasme, de constater l'ampleur des travaux à envisager, et de repérer l'endroit où il pourrait garer sa moto. Il a eu le temps de mesurer les surfaces, de se projeter dans l'espace en dessinant quelques gestes dans les airs, de signer chez le notaire, d'ironiser dans le bureau du Crédit mutuel au moment de répartir le pourcentage de l'assurance du prêt sur nos deux têtes. Les lieux avaient un fort potentiel, comme on dit dans le jargon immobilier. Cette affaire de rénovation nous électrisait. On pourrait écouter la musique fort sans gêner ce voisin qui comptait les arbres et dont le vaste terrain s'étendait derrière une haie naturelle. On pourrait poser nos valises pour une vie entière et faire des plans sur la comète, à gogo.

J'ai emménagé seule avec notre fils, au cœur d'un enchaînement chronologique assez brutal. Signature de l'acte de vente. Accident. Déménagement. Obsèques.

L'accélération la plus folle de mon existence. L'impression d'un tour de grand huit, cheveux au vent, avec la nacelle qui se détache.

J'écris depuis ce décor lointain où j'ai atterri, et d'où je perçois le monde comme un film un peu flou qui a longtemps été tourné sans moi.

La maison était devenue le témoin de ma vie sans Claude. Une carcasse qu'il m'avait fallu apprendre à habiter. Et dans laquelle j'avais abattu des cloisons avec de grands coups de masse à la hauteur de ma colère. C'était une maison un peu bancale, avec son terrain à défricher que nous avions espéré transformer en jardin. Au lieu de rénover, j'avais eu l'impression de défoncer, de saccager, de déclarer la guerre à ce qui me résistait, le plâtre, la pierre, le bois, des matières que je pouvais martyriser sans que personne me jette en prison. C'était ma vengeance minuscule face au destin, mettre des coups de pied dans la tôle d'une porte battante, des coups de cisaille dans une toile de jute crasseuse, casser des vitres en poussant des cris.

Tout en tentant de préserver un cocon au cœur du chaos, pour que notre fils y dorme à l'abri. Un petit terrier aux couleurs vives, avec des couettes et des oreillers de plume, des dessins accrochés malgré tout au-dessus du lit, et de la moquette épaisse, un rempart contre la peur et les fantômes de la nuit.

Au fil des ans, j'ai fini par apprivoiser cette maison que j'avais prise en grippe. Après avoir habité les lieux en somnambule, après avoir confondu le matin et le soir, j'ai cessé de me cogner aux murs et j'ai commencé à les repeindre. J'ai arrêté de massacrer les cloisons et les faux plafonds, de considérer chaque mètre carré comme

une puissance ennemie. J'ai calmé ma furie et j'ai accepté d'enfiler le costume d'une personne fréquentable. Il me fallait revenir au marché des vivants. Celui qui disait que j'étais veuve, je le passais au lance-flammes. Sidérée de chagrin oui, veuve non.

Mais il me fallait encore venir à bout des mauvaises herbes qui envahissaient le jardin. Pendant des mois, j'ai arraché tout ce qui me passait sous la main, en des gestes répétitifs et inquiétants, j'ai appris le nom du chiendent officinal, de l'ortie brûlante ou du pourpier, que j'ai fait flamber dans des brasiers clandestins à la nuit tombée (on n'avait pas le droit de faire du feu à cause des particules fines). J'ai éradiqué les plantes invasives comme l'ambroisie et le lierre qui rampait dans l'ombre et, à force de traquer les indésirables, j'ai éclairci la parcelle de terrain en même temps que je chassais les ombres sous mon crâne.

Petit à petit, je me suis mise à habiter *bourgeoisement* les lieux, comme l'enjoignait l'une des clauses du contrat d'assurance que j'avais souscrit pour nous protéger en cas d'incendie, de dégâts des eaux ou de cambriolage (un malheur n'en a jamais empêché un autre, selon la fameuse loi de Murphy qui ne m'avait pas échappé). Je devenais moins enragée et je parvenais à dessiner les plans des deux niveaux, tels que nous les avions imaginés,

Claude et moi. Je savais exactement ce qu'il aurait aimé, les matériaux auxquels il avait songé, je consultais les pages que nous avions cornéées dans le catalogue Lapeyre. J'avais fini par retrouver mes esprits puis par rencontrer les artisans qui viendraient couler une dalle, changer une poutre ou carreler un sol abîmé. Qui viendraient refaire la salle de bains ou installer le chauffage central. Peut-être qu'un jour j'aurais à nouveau envie de prendre un bain.

Il m'est arrivé d'éprouver du plaisir en choisissant une couleur, en harmonisant une peinture avec le bois d'une porte. Il m'est arrivé de trouver belle la façon dont la lumière rasante entrait dans la cuisine juste avant le repas du soir.

Mais je ne comprenais pas à qui s'adressait cette lumière. Je préférais les jours de pluie, qui au moins ne prétendaient pas me divertir de ma tristesse. J'avais décidé que la maison serait ce qui me relierait à Claude. Ce qui donnerait un cadre à cette vie nouvelle que notre fils et moi n'avions pas choisie. Il s'agissait encore de *notre fils* alors qu'il faudrait apprendre à dire *mon fils*. Comme il me faudrait finir par dire *je* à la place de ce *nous* qui m'avait portée. Ce *je* qui m'écorchera, qui dira cette solitude que je n'ai pas voulue, cette entorse à la vérité.

J'ai maintenu l'idée de créer le petit studio d'enregistrement, dont Claude avait envie depuis longtemps. Une pièce insonorisée où il

avait espéré pouvoir s'isoler pour travailler. Et qui aurait contenu les instruments qu'il possédait, une basse, une guitare, et le synthétiseur qu'il venait juste d'acquérir (un Sequential Circuit Six-Tracks, pardon de le mentionner, mais cela a son importance), sur lequel il pianotait avec un casque sur les oreilles.

J'avançais patiemment, il me faudrait presque vingt ans pour venir à bout de toutes les pièces, toutes les surfaces, je n'ai changé les fenêtres que l'an dernier. Je viens juste de repeindre les volets. Si j'avais su, toute cette peine pour qu'un promoteur finisse par tout raser. Je n'ai jamais fait ravalier la façade, toujours dans son jus un peu sale. Cela coûtait trop cher. Je n'ai jamais fait poser la terrasse de bois, comme nous l'avions projeté. J'ai eu tellement raison.

Ce qui m'importait était autre. Je n'étais obsédée que par une chose que je tenais secrète pour ne pas effrayer mon entourage. Je n'en parlais pas, ou plutôt je n'en parlais plus, parce qu'au-delà de deux ou trois ans, cela aurait semblé suspect que je m'entête à vouloir comprendre comment était arrivé l'accident. Un accident dont on n'a jamais expliqué la cause, ce qui fait que mon cerveau n'en a jamais fini de galoper.

Il m'avait fallu tout ce temps pour savoir si ce mot, destin, que j'entendais prononcer ici

ou là, avait un sens. Au moment où je suis obligée de quitter les lieux, pour qu'une route soit construite à la place de la maison, il me faut faire un dernier point, qui me permettra de clore l'enquête. C'est un comble qu'une route me passe dessus, après que Claude est mort sur la route. Une route au moment où la planète crève de toutes ces routes qui accélèrent les émissions de gaz carbonique. Claude aurait ri de cette ironie du sort. Le livre du critique rock américain Lester Bangs qu'il était en train de lire, posé au pied du lit, avec cette phrase de Lou Reed – d'abord attribuée à James Dean – que j'avais repérée, a comme titre *Psychotic Reactions & autres carburateurs flingués*. Une histoire de carburateurs, on n'en sort pas.

Je fais une dernière fois le tour de la question, comme on fait le tour du propriétaire, avant de fermer définitivement la porte. Parce que la maison est au cœur de ce qui a provoqué l'accident.

Si je n'avais pas voulu vendre l'appartement.
Si je ne m'étais pas entêtée à visiter cette maison.

Si mon grand-père ne s'était pas suicidé au moment où nous avons besoin d'argent.

Si nous n'avions pas eu les clés de la maison à l'avance.

Si ma mère n'avait pas appelé mon frère pour lui dire que nous avons un garage.

Si mon frère n'y avait pas garé sa moto pendant sa semaine de vacances.

Si j'avais accepté que notre fils parte en vacances avec mon frère.

Si je n'avais pas changé la date de mon déplacement chez mon éditeur à Paris.

Si j'avais téléphoné à Claude le 21 juin au soir comme j'aurais dû le faire au lieu d'écouter Hélène me raconter sa nouvelle histoire d'amour.

Si j'avais eu un téléphone portable.

Si l'heure des mamans n'avait pas été aussi l'heure des papas.



13989

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 3 décembre 2023*

Dépôt légal décembre 2023
EAN 9782290388389
OTP L21EPLN003493-557107

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion